

ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

VI

(Suite.)

Elle leva enfin les yeux et rencontra le regard pénétrant et froid de M. de Douhaut.

—Ma belle-mère m'écrivait longuement, dit-elle, s'efforçant de raffermir sa voix.

Puis elle s'arrêta, espérant que son hôte parlerait pour elle ; mais il resta silencieux, et Anne, un peu blessée, reprit plus vivement :

—Madame du Valmoët me demande d'aller vivre près d'elle, et je pense que je dois prendre un parti le plus tôt possible.

—Elle m'écrivait aussi, dit enfin M. de Douhaut, désignant la lettre qu'il venait de lire. C'est une femme d'un grand sens, et je crois qu'elle est bien disposée à votre égard, ma chère enfant. Si vieux que je sois, il est convenu qu'un homme ne saurait être le guide d'une jeune fille dont il n'est pas le père ; quel parti pourriez-vous prendre, si ce n'est d'habiter avec votre belle-mère ?

—Je pourrais vivre dans un couvent, répondit Anne, le cœur serré.

M. de Douhaut haussa légèrement les épaules.

—Vous vous y ennuierez bien vite, et ce serait en outre froissant pour madame du Valmoët. Quelles préventions pouvez-vous raisonnablement entretenir contre elle ? Vous savez que votre père a trouvé dans ce mariage des satisfactions d'intérieur et des soins dévoués.

—Oh ! oui, je le sais, et je regrette aujourd'hui l'enfantillage coupable qui m'a jadis éloignée de notre maison. ... Non, je n'ai rien à formuler contre madame du Valmoët ; sa lettre me plaît, et une seule pensée me sera pénible. ...

Elle s'interrompit brusquement.

—Quelle pensée ?

Anne rougit, pâlit, puis, rassemblant tout son courage, dit d'une voix tremblante :

—Vous connaissez ma situation mieux que moi. ... Je sais seulement que j'ai très peu de chose. ... Ne serais-je point à la charge de ma belle-mère ?

—Vous êtes orgueilleuse, dit M. de Douhaut avec un demi-sourire.

—Non ; si je l'avais aimée, j'aurais reçu d'elle sans répugnance ce qui m'était nécessaire. ...

—Eh bien ! rassurez-vous. Je vous ai annoncé l'avez-vous donc oublié ?—qu'il a été pourvu à votre avenir. Ma femme vous a laissé une dot convenable, et vous en toucherez les revenus dès ce jour.

Anne garda le silence. On lui avait dit, en effet, que le testament de madame de Douhaut renfermait une clause en sa faveur ; mais dans l'état cruel où elle était alors plongée, toute pensée étrangère à sa douleur n'avait fait qu'effleurer son esprit.

—Alors, dit-elle enfin, je vais écrire à madame du Valmoët que j'accepte sa proposition.

—Elle m'annonce une occasion très prochaine, reprit M. de Douhaut. Une dame de ses amies repart pour Blois. ... Mais je ne sais si vous vous sentiriez assez remise. ... Restez ici aussi longtemps que vous le voudrez, mon enfant ; vous devez toujours considérer cette maison comme la vôtre.

—Quand cette dame quitte-t-elle Paris ?

—Demain soir.

—Je partirai demain ! dit la jeune fille avec une sorte d'élan douloureux.

M. de Douhaut consacrait à ses repas le moins de temps possible ; il avait tout en dépouillant son courrier, achevé de prendre son café, et se levant de table, il dit, en tendant la main à la jeune fille :

—Il faudrait consulter le docteur. ... Cependant, je comprends votre impatience ; moi aussi, j'ai hâte de partir. ... Il est cruel de demeurer dans une maison où toutes les habitudes sont brusquement rompues. ...

Anne était seule.

Un sanglot longtemps comprimé souleva sa poitrine, et elle s'enfuit dans sa chambre où elle se livra à toute l'amertume de son chagrin.

En ce moment, la vie lui paraissait absolument décolorée, et le fardeau lui semblait presque trop lourd pour ses faibles épaules. Elle éprouvait un vide que son cœur n'aurait même pas voulu combler, elle redoutait instinctivement l'inconnu qui s'offrait à elle—une vie nouvelle, des figures indifférentes, l'éloignement du milieu intellectuel où son esprit prenait chaque jour des forces étranges. Enfin, elle venait, chose cruelle pour une âme jeune et aimante, de se heurter à la froideur de celui à qui elle avait voué une si enthousiaste admiration. Non qu'elle crût, toutefois, que cette froideur s'étendît à la mémoire d'Alix : elle supposait, au contraire, M. de Douhaut trop absorbé par ses regrets pour souffrir de son départ à elle ; mais la facile indifférence avec laquelle il s'éloignait brisait son cœur.

Cependant, le choix ne lui était point laissé. Un instant, il est vrai, elle songea à rester à Paris et à attendre derrière les murs d'un couvent que son âge lui permit de vivre seule. Mais elle n'était point égoïste, et ce qu'une pareille détermination aurait eu de choquant pour la veuve de son père la frappa vivement, et la décida au sacrifice de ses goûts. Elle écrivit quelques lignes affectueuses à madame du Valmoët, et relut ensuite la lettre qu'Alix avait confiée pour elle au docteur Sertan.

Cette lettre contenait des pensées touchantes, des conseils empreints d'une sagesse aussi tendre que prévoyante. Mais la jeune fille qui, malgré son chagrin, sentait s'agiter en elle un ardent besoin de vivre, et qui avait, en dépit de son découragement présent, tant de secrète confiance dans l'existence, ne pouvait comprendre l'expérience douloureuse de la femme qui avait vécu et souffert. Le moment n'était pas venu où la semence devait fructifier dans cette jeune âme, pleine d'impatiente ardeur.

VII

Il était environ minuit lorsque le train de Paris s'arrêtant en gare de Blois, la compagne d'Anne lui toucha doucement l'épaule, et l'avertit qu'elles avaient atteint le terme de leur voyage.

La jeune fille, qui venait de tomber dans un lourd sommeil, ouvrit les yeux avec un tressaillement, et eut quelque peine à se rendre compte de ce qui se passait. Encore à moitié endormie, elle rassembla les objets qui lui appartenaient et monta dans un omnibus qui l'emmena vers la ville.

Le temps était calme, la nuit splendide ; la lune mettait en pleine lumière les arbres du boulevard qu'on suivait, et fit bientôt ressortir vivement la masse imposante du château qui, avec ses larges rampes d'accès et les embrasures extérieures de ses fenêtres, offrait un relief étrange et presque fantastique.

L'omnibus, s'engageant dans la ville, ralentit bientôt sa marche, car le terrain s'élevait en pentes rapides, et s'arrêta sur la place de la Cathédrale, devant une maison d'assez grande apparence, dont la porte s'ouvrit avant même que la jeune fille eût eu le temps de descendre. Anne vit des lumières, le visage d'une servante coiffée du bonnet plat du pays ; puis, sa compagne lui serra la main, et, tandis que l'omnibus s'éloignait, elle entra dans l'allée assez large où la servante la précédait d'un pas léger.

La maison était vaste, ancienne, et Anne frissonna involontairement en montant le grand escalier de pierre où, malgré la douceur de la saison, il y avait un courant d'air glacé.

—Que mademoiselle veuille bien marcher sans bruit en passant devant l'appartement du premier étage, dit la servante à voix basse. Madame Humbert a le sommeil très léger. ... Ma maîtresse a veillé près d'elle la nuit dernière, elle est si souffrante !

—Est-ce une parente ou une amie de madame du Valmoët ? demanda la jeune fille.

—C'est la cousine de madame ; elle est âgée, malade, et sa faiblesse est excessive.

Elles arrivaient au second étage. La lampe éclaira rapidement une petite antichambre, puis la servante souleva une portière et annonça :

—Mademoiselle du Valmoët.

Anne avait éprouvé, depuis quelques jours, tant d'angoisses, tant de sensations cruelles, qu'au moment de cette entrevue si redoutée, une lassitude morale excessive lui avait pour ainsi dire ôté la force de s'émouvoir. Elle ne croyait pouvoir subir aucune impression nouvelle ; mais quelque chose d'inattendu, un étrange sentiment de bien-être s'empara d'elle dès qu'elle fut entrée dans le salon de sa belle-mère.

Une lumière discrète, et cependant suffisante éclairait des tentures de nuance grise, des portières en tapisserie, un assemblage gracieux de meubles anciens, de sièges confortables, de gravures, de livres, de couleurs douces au regard. Etendue sur un divan, madame du Valmoët se souleva à l'approche de sa belle-fille et lui tendit la main.

Si le cadre rehausse le tableau, elle avait réussi à s'entourer de ce qui pouvait le mieux faire ressortir le charme sobre et contenu de son extérieur et de ses manières. Elle avait alors trente-cinq ans, mais elle paraissait beaucoup plus jeune avec sa taille souple et ronde, son visage d'une pâleur douce et d'un ovale gracieux, ses cheveux châtains clairs et ses yeux de nuance indécise, ni gris, ni bleus. Elle était vêtue d'une robe de cachemire foncée, et sa chevelure abondante était arrangée sans recherche apparente, d'une manière un peu antique et en même temps très artistique. Elle n'était pas belle, pas même jolie ; les objets qui l'entouraient n'avaient, pour la plupart, qu'une mince valeur vénale, et cependant il se dégageait de sa personne et de son salon quelque chose de particulier et d'exquis, qu'Anne sentit tout d'abord, et qu'elle définît immédiatement par le mot *harmonie*. Et avant même qu'elle eût pu raisonner son impression, elle se trouva portée vers sa belle-mère par une sympathie aussi spontanée qu'avait été vive son antipathie d'autrefois, comme si elle se fût dit : La femme capable de mettre dans sa personne et dans ce qui l'entoure ce charme inexprimable, cette femme possède le sens de la poésie et de l'art. ...

La voix de madame du Valmoët était absolument telle qu'on s'attendait à l'entendre sortir de ses lèvres : basse, un peu lente, et excessivement pénétrante.

—Vous voyez quel sot accident m'a empêchée d'aller vous chercher. ... Soyez la bienvenue, ma chère Anne, et essayez d'être aussi heureuse dans cette maison que vous y serez aimée.

Dans toute autre bouche, ces paroles eussent pu paraître banales ; dans la sienne, elles prenaient quelque chose de particulièrement affectueux et de séduisant. Anne se laissa tomber près du divan, sur un petit siège bas, et se mit à sangloter. C'était là une preuve de l'entraînement qui la portait vers madame du Valmoët : devant une personne antipathique, elle eût contenu ses larmes.

—Je vois, Anne, que vous me traitez en amie, reprit la douce voix, tandis qu'une main caressante se posait sur l'épaule de la jeune fille : ne craignez pas de pleurer en ma présence, je partagerai toujours vos chagrins.

Anne avait été comprise ; mais elle n'en fut pas étonnée : rien n'étonnait de la part de madame du Valmoët, qui faisait ou disait toujours ce qu'on s'attendait à la voir dire ou faire. Un instant après, la jeune fille lui parlait d'Alix avec toute la véhémence de sa douleur, et son cœur lui semblait avoir senti un baume. Que lui avait dit sa belle-mère ? Rien, ou presque rien ; mais elle avait une manière d'écouter plus éloquente que des paroles, et cet art suprême était peut-être le secret de l'ascendant ou du charme qu'elle exerçait sur ceux qui l'approchaient.

Anne ne crut pas un instant qu'elle eût été importune ni que madame du Valmoët fût lassée de ses confidences lorsque la jeune femme, interrompant l'entretien, la força avec une douce autorité à prendre quelques rafraîchissements, puis à se retirer dans la chambre qui lui avait été préparée.

Cette chambre n'était pas aussi élégante que celle de l'hôtel de Douhaut. Cependant, Anne revit avec émotion, comme des témoins de son enfance, les vieux meubles qu'on y avait réunis dans une attention affectueuse et délicate, et qui empruntaient une sorte de rayonnement à un gracieux assemblage de tentures, de livres, de fleurs et de jolis riens. Tout, dans cette maison, était marqué au sceau de cette harmonie qui influait comme un calmant sur l'esprit désolé de la jeune fille.

Elle s'agenouilla avec attendrissement sur le prie-Dieu noir où elle avait balbutié ses premières prières, puis, brisée de fatigue, elle s'endormit d'un sommeil réparateur.

Le soleil était levé depuis longtemps lorsqu'elle s'éveilla le lendemain ; mais ses brillants rayons ne pénétraient pas à travers les rideaux soigneusement tirés, et Anne fut presque confuse en entendant la petite pendule sonner dix heures. Au même instant, la porte s'ouvrit sans bruit, et la servante qui composait tout le personnel domestique de madame du Valmoët, s'assurant qu'elle était éveillée, s'informa de la manière dont elle avait passé la nuit, et plaça sur une table un déjeuner disposé sur un plateau.

—Madame a fait quelques pas ce matin, dit-elle, répondant à une question de la jeune fille, et le domestique de madame Humbert l'a descendue au premier étage ; elle va bientôt revenir.

Anne se hâta de s'habiller, puis elle ouvrit sa fenêtre. Une solitude à peine troublée par quelques rares passants régnait autour d'elle. Les vieilles maisons qui entouraient la place étaient silencieuses : à gauche, les arbres de l'évêché égayaient quelque peu l'aspect sans beauté de la cathédrale. C'était bien ainsi qu'Anne s'était représenté une ville de province ; elle n'était jamais venue à Blois, mais elle avait été élevée au fond de la Bretagne, et les souvenirs de son enfance passaient un à un devant ses yeux. Les souvenirs ! C'est là une chaîne dont les replis se déroulent insensiblement, et la jeune fille, de ses premières années, se trouva reportée aux jours douloureux qui venaient de s'écouler.

Chaque fois qu'elle se laissait ainsi aller à ses pensées, une souffrance aiguë s'emparait d'elle ; la perte qu'elle avait faite brisait si cruellement son cœur, qu'elle devait réunir tout son courage, toute sa foi, pour ne pas s'abandonner à la révolte et au désespoir.

Il fallait, en effet, avoir vécu dans l'intimité de madame de Douhaut pour comprendre ce qu'il y avait en elle de bonté, de douceur, de charme et d'abnégation. Si elle fût morte après une longue maladie, Anne, sans éprouver de sa perte une moindre douleur, s'y fût trouvée insensiblement préparée. Mais le coup avait été d'autant plus violent qu'il était absolument inattendu. Dans son héroïque tendresse pour ceux qui l'entouraient, Alix s'était appliquée à cacher tous les symptômes du mal dont elle avait reconnu l'existence ; jamais une plainte ne lui était échappée, jamais elle n'avait trahi l'angoisse que devait, malgré sa foi et sa force d'âme, lui causer par intervalles la pensée d'une mort prématurée. Elle avait songé, dans sa prévoyante affection, à assurer l'avenir de sa pupille, et lui avait préparé, en prévision d'une séparation suprême, des conseils capables d'exercer sur elle une influence salutaire ; mais elle avait tenu secrets tous ces préparatifs funèbres, et Anne, trompée comme les autres par sa sérénité, sa fraîcheur, l'éclat même de sa beauté, avait peine à croire que tout se fût terminé si promptement, et qu'elle ne dût plus revoir son amie en deçà du tombeau.

Quelqu'un a dit que la jeunesse ne croit pas à la mort. Si paradoxale que semble cette parole, chacun de nous, faisant appel à ses souvenirs, peut dire qu'elle est vraie, et que, à une certaine période de notre existence, l'exubérance de vie dont nous nous sentions pourvus éloignait de nous toute pensée lugubre, et nous rendait aveugles ou insensibles aux coups frappés sous nos yeux par la terrible messagère. Nous n'avons réellement compris la mort que le jour où, s'abattant à nos côtés, elle nous a enlevé un être jeune comme nous, un être dont les espérances étaient les nôtres, et avec lequel nous comptions faire le voyage de la vie. Alors nous nous sommes sentis atteints, non-seulement dans nos affections, mais dans notre jeunesse ; alors nous avons compris que nul, pas même nous, n'était à l'abri de cette loi inexorable.

Et à l'insu d'Anne, quelque chose qui tenait de la terreur, une sorte de retour sur elle-même, un pénible sentiment de l'insuffisance des choses d'ici-bas se mêlait dans son cœur à des regrets aussi amers que profonds. Sa vie avait été effleurée par l'aile de l'ange funèbre—non sa vie physique, mais l'enthousiasme et l'ardeur qui l'entraînaient jadis vers mille joissances délicates et laissaient dans l'ombre le but réel et sérieux de l'existence.

Des larmes abondantes coulaient de ses yeux tandis qu'elle regardait vaguement les pavés inégaux de la place ou la vieille tour de l'église. Dans son chagrin, dans l'angoisse qui étreignait son cœur, elle eut recours à un petit livre religieux que retenaient encore les doigts glacés d'Alix, le jour où on l'avait trouvée sans vie dans son fauteuil. Sur une marge, à l'endroit même où le livre s'ouvrait, la jeune fille lut ces mots, tracés par une main bien connue :

« Porter mon fardeau seule sous les yeux de Dieu. »

Anne ferma le petit volume : il y avait dans cette ligne assez de matière pour ses méditations, assez de grandeur pour relever son âme. C'était là le secret de cette vie ; Alix avait porté partout avec elle, déguisé sous des sourires, le trait qui déchirait son cœur. ... Ce fardeau, était-ce seulement l'angoisse d'une mort prochaine ? Dans la lettre qu'elle avait adressée à Anne, elle faisait allusion à une autre souffrance : mais, fidèle dans son amour dévoué, elle n'avait pas révélé les peines intimes causées par l'indifférence et la sécheresse de cœur de son mari. ... Enfin, elle avait souffert, et ni à son foyer, ni dans son rôle de femme du monde, elle n'avait fait peser sur les autres la croix qu'elle portait avec un divin appui.

Anne essuya ses larmes.

—Je ferai comme elle, murmura-t-elle. J'ai été jusqu'ici trop occupée de moi-même et de mon honneur. ... Désormais, je tâcherai de marcher sur ses traces. ...

A ce moment, un léger coup fut frappé à sa porte : sa belle-mère la demandait.

Madame du Valmoët était dans son salon, encore à demi étendue sur le canapé, et elle accueillit Anne avec un sourire sympathique qui alla droit au cœur affectueux de la jeune fille.

—J'espère que d'ici à peu de jours je pourrai sortir avec vous, et lorsque vous serez remise, je vous présenterai à mes amis. ... J'aime à penser que vous vous plairez ici. ... Si je n'avais été retenue par l'état pénible où se trouve ma pauvre cousine, je ne vous aurais pas demandé un sacrifice que je savais devoir être douloureux. ... En consentant à demeurer près de moi, ma chère Anne, vous introduisez dans ma vie un intérêt qui domine toutes mes préférences personnelles, et je me serais volontiers établie à Paris pour vous faire plaisir.

Anne l'embrassa avec émotion.

—Madame Humbert est très-âgée ? demanda-t-elle après un instant de silence.

—Oh ! oui, et sa santé est extrêmement précaire. Sans moi, elle serait livrée à des soins mercenaires, elle a un autre parent, qui lui est très cher, mais qui ne demeure point à Blois. ... Ma chère Anne, il faut que vous sortiez avec Manette, ne fût-ce que pour prendre l'air. ... Ne craignez pas de me laisser seule ; j'attends des amis, et la femme de chambre de ma cousine m'a offert ses services. ...

Anne céda aux instances de sa belle-mère, non qu'elle éprouvât la moindre curiosité ou le moindre besoin de distraction, mais elle était dans cet état d'esprit où l'on accède par une sorte de lassitude aux désirs de ceux qui nous entourent.

(La suite au prochain numéro)

Il y a des gens qui, comme les petits ruisseaux, murmurent toujours.